

## Frontières de l'animalité dans le sermon de Saint Antoine aux Poissons de Antonio Vieira

Carlos Pereira

*Sorbonne nouvelle – Paris 3*

En 1557, le graveur hollandais Pieter van der Heyden reproduit un dessin certainement attribué à Brueghel l'ancien, intitulé « Les gros poissons mangent les petits ». La représentation évoque un gros poisson échoué sur le rivage. De sa gueule s'échappent des poissons plus petits qui vomissent à leur tour des poissons encore plus petits. Le gros poisson est éventré par un personnage armé d'un énorme couteau marqué du globe impérial. Rois et empereurs vivent ainsi aux dépens de leur sujets tout comme d'ailleurs les marchands les plus puissants d'Anvers exploitent les plus faibles - les gros mangent les petits. Un monde cruel dominé par une cupidité inhumaine, démoniaque, voilà ce que montre le père à son fils dans la barque. La légende de la gravure – qui est attribuée à l'homme assis dans la barque avec son fils – ne se référait certainement pas qu'à la concurrence régnant à Anvers : « Vois, mon fils, je le sais depuis longtemps, les gros poissons mangent les petits. » Cette vision universelle de la société met en évidence l'animalité de l'humain. Cette gravure a-t-elle inspiré le Père Antonio Vieira ? En effet, le dessin illustre parfaitement la méditation du jésuite portugais : « Que le poisson qui en poursuit un plus faible pour le manger prenne garde de se retrouver dans la gueule d'un plus fort que lui, qui l'avalera »<sup>1</sup>. On peut aussi trouver une analogie entre la pensée de Vieira et celle de Thomas Hobbes qui affirme que « l'homme est un loup pour l'homme ». L'œuvre de Vieira est-elle l'expression plus générale d'un mouvement humaniste relevant l'absurdité et la cruauté presque animale dans la société humaine ? Pour divers analystes, le sermon de Vieira peint la société coloniale portugaise. La dévoration des poissons par leurs semblables est ici l'image la plus exacte de la société coloniale au Brésil. Les hommes blancs ne sont pas moins anthropophages que les hommes rouges (les *Tapuia*). N'y voit-on pas une condamnation du libéralisme sauvage ? Cette lecture du texte, bien que séduisante, a déjà été amplement explorée. Ne peut-on pas dépasser l'idée du poisson-symbole pour exploiter la piste du poisson réel ? Autrement dit, pourquoi ne pas admettre

1. Vieira, Antonio. *Sermon de Saint Antoine aux poissons*, éditions : Michel Chandeigne, 1998, p. 69

que Vieira prêche pour les poissons réels ? Ne peut-on pas dire qu'il cherche à évangéliser toute la création comme le conseille le Christ dans l'évangile de Marc ? Cette interrogation implique une approche du texte autour de trois axes : l'animal littéraire, l'animal philosophique et l'animal théologique. Le sermon n'emprunte-t-il pas les canons des bestiaires médiévaux ? Le texte de Vieira n'est-il pas au fond un essai sur les frontières de l'animalité ? Quel modèle ontologique a-t-il choisi ? Le naturalisme occidental ou l'animisme amazonien ? L'âme des bêtes est-elle de même nature que celle des humains ?

### La tradition du bestiaire médiévale

Le règne animal est très présent dans l'œuvre de Antonio Vieira comme l'a très bien mis en évidence Raymond Cantel dans son impressionnante étude stylistique des sermons du jésuite portugais : « Vieira nomme les animaux avec plaisir. Il nomme tous ceux qui sont dans la Bible, ceux qu'il connaît à travers Pline, quelques-uns aussi qu'il a pu voir au cours de ses nombreux voyages et enfin les animaux fantastiques, dont l'existence était alors couramment admise »<sup>2</sup>.

Les animaux du bestiaire de Vieira sont variés. On distingue plusieurs catégories ou classements :

- les poissons (espèces dominant le bestiaire), les oiseaux et les mammifères (En référence à la *Genèse*) ;
- les animaux sauvages et les animaux domestiques (en référence à l'*Arche de Noé*) ;
- les animaux purs et les animaux impurs (à la manière du *Lévitique* de l'Ancien Testament).

L'animal central du sermon est le poisson. Représentation du Christ, le poisson deviendra l'image des disciples et donc des chrétiens. « Les premiers chrétiens se désignèrent du reste eux-mêmes comme "fils de l'*Ichtus* céleste", le "Grand Poisson", le "Divin Poisson", qu'ils devaient suivre et imiter en tout... »<sup>3</sup>. Tertullien écrivait au II<sup>e</sup> siècle : « nous, petits poissons, selon notre Poisson, Jésus Christ, nous naissons dans l'eau (baptismale), et nous ne pouvons être sauvés qu'en demeurant dans l'eau »<sup>4</sup>. Au siècle suivant, Saint Cyprien s'exprimait ainsi : « c'est dans l'eau que nous renaissions, à l'image du Christ, notre maître le Poisson »<sup>5</sup>. Reprenant la tradition théologique

2. Cantel, Raymond. *Sermons de Vieira, étude du style*, Paris : Ediciones Hispano-Americanas, 1959, p. 114.

3. *Ibid.*, p. 701.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

des chrétiens des premiers temps, Vieira explique les motivations qui l'ont conduit à choisir les poissons comme auditeurs privilégiés de ses sermons. Vieira prêche le jour de Saint Antoine. Il décide donc de prendre le saint franciscain qui s'adressa aux poissons comme modèle parfait de son sermon : « Cela étant, je veux aujourd'hui, à l'imitation de saint Antoine, me tourner de la terre vers la mer, et puisque les hommes ne profitent pas de mes sermons, je prêcherai aux poissons. La mer est si proche, qu'ils m'entendront certainement. Les autres peuvent s'en aller, car le sermon n'est pas pour eux. »<sup>6</sup>. Le message de Vieira est donc symbolique et s'adresse à ceux qui n'écoutent pas la parole du Christ, au sein de l'Église ou hors de ses murs : colons, jésuites ou indiens. Les poissons seront tantôt l'image du colon envahisseur, du jésuite inquisiteur ou de l'indien sauvage. Dès le début du sermon, il reprend l'image du Christ pêcheur qui distingue les bons poissons des mauvais poissons : « Il dit que les pêcheurs recueillirent les bons poissons et jetèrent les mauvais poissons »<sup>7</sup>. À l'instar du filet de pêche, le sermon de Vieira permet de sélectionner, trier les poissons : ceux qui se sentent visés partiront. Les poissons sont donc aussi choisis pour construire une typologie des comportements moraux : les vertus et les vices.

Le style de Vieira puise dans « différentes traditions, religieuse, littéraire et même populaire »<sup>8</sup> pour nous offrir un triple regard sur l'animal : celui de l'explorateur, de l'écrivain littéraire et du théologien. En effet, naturalisme, symbolisme et exégèse s'organisent autour de l'étude de l'animal et offrent une représentation de l'animal située « aux antipodes de René Descartes et de sa vision mécaniste de l'univers et de l'animal machine »<sup>9</sup>. D'un point de vue zoologique, voire éthologique, la vision de l'animal est en effet séduisante, car elle s'inscrit dans un siècle (le XVII<sup>e</sup>) où le statut de l'animal évolue en Europe dans la société et au sein de l'Église. *Le discours de la méthode* publié en 1637, soit dix-sept ans avant le sermon de Vieira, s'oppose à une pensée anthropomorphique de l'animal héritée de l'Antiquité et qui atteint son apogée tout au long du Moyen Âge avec le succès littéraire des bestiaires chrétiens. Éric Baratay, historien de l'animal, expose très bien les enjeux des relations entre hommes et bêtes au sein de l'Église romaine. Il distingue deux périodes au cours du XVII<sup>e</sup> siècle : 1600-1670 – période qui sacralise l'animal

6. Vieira, Antonio. *Sermon de Saint Antoine aux poissons...*, Paris : éditions Chandeigne, 1998, p. 25-26.

7. *Ibid.*, p. 29.

8. *Ibid.*, p. 115.

9. Hugues, Didier. Préface in Vieira, Antonio. *Sermon de Saint Antoine aux Poissons...*, Paris : éditions Chandeigne, 1998, p. 14.

et en fait un « intermédiaire entre l'Homme et Dieu »<sup>10</sup>; 1670-1699 – période qui fait de la bête, « une créature dépréciée ». La première partie du XVII<sup>e</sup> siècle, s'inspire de la vision aristotélécienne de l'animal que Vieira met en évidence dans son sermon : « Parlant des poissons, Aristote dit qu'ils sont les seuls entre tous les animaux qui ne se laissent ni dompter ni domestiquer. »<sup>11</sup>. L'histoire naturelle antique nous enseigne que l'animal est « très semblable à l'homme par la structure de son corps, ses mouvements, la présence d'une âme, mais aussi différent et inférieur par la nature même de cette âme, par ses facultés instinctives, par sa destinée toute terrestre, placé juste en dessous de lui dans l'échelle des créatures, effleurant quelquefois l'humanité, l'animal joue un rôle très important dans la vie des fidèles. Il est à la fois un domestique donné par Dieu et un missionnaire encourageant ses maîtres à penser à lui et à rester dans la bonne voie »<sup>12</sup>. À la fin de la deuxième partie du XVII<sup>e</sup> siècle, l'animal perdra ses fonctions de missionnaire de Dieu.

Le *Sermon de Saint Antoine* de Vieira, est rédigé plus de vingt-cinq ans après le traité d'ornithologie et d'ichtyologie de Frei Christóvão de Lisboa. Ce franciscain intitule son traité zoologique, rédigé lors de son séjour à São Luís do Maranhão, *História dos animais e árvores do Maranhão*. Il est intéressant d'observer qu'aucun des spécialistes de Vieira n'avait fait le rapprochement entre ces deux œuvres écrites dans un même lieu et à une même époque. Ecrites par deux missionnaires issus d'ordre religieux aux vocations différentes (jésuite/franciscain), ces travaux précieux pour l'histoire naturelle du Brésil offrent des approches zoologiques totalement complémentaires. Le travail de Frei Christóvão est celui d'un naturaliste. Les descriptions assez précises restent néanmoins synthétiques. Les illustrations abondantes, de très grande qualité, tentent de refléter la réalité observée. L'approche de Vieira s'inscrit, quant à elle, dans la tradition des bestiaires du Moyen âge. La vision du naturaliste franciscain permet d'analyser l'authenticité des descriptions zoologiques : elle permet de distinguer l'imaginaire du réel dans la mesure où le sermon de Vieira vise essentiellement une zoologie spiritualisée et une théologie incarnée dans les bêtes à la manière du *Physiologos*, considéré comme le bestiaire des bestiaires. Alors que Frei Christóvão de Lisboa, s'intéresse à la nature physiologique, voire éthologique, des poissons, des oiseaux et des mammifères, Antonio Vieira voit, quant à lui, dans la nature des bêtes l'expression de vérités spirituelles.

10. Baratay, Éric. *L'Église et l'animal, France, XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>*, Paris : éditions du Cerf, 1996.

11. Vieira, Antonio. *Op. cit.*, p. 33.

12. Baratay, Éric. *Op. cit.*, p. 81.

Comme l'a noté Raymond Cantel, l'animal devient symbole, signe d'un ordre moral et spirituel : « Vieira attribue aux animaux des caractères moraux différents. Une hiérarchie apparaît, chaque animal devient le symbole d'un vice ou d'une qualité... »<sup>13</sup>. Les deux religieux offrent deux typologies de l'animal. Le naturaliste choisit la classification taxinomique, basée essentiellement sur la comparaison physiologique. Grâce à sa pluridisciplinarité écologique, littéraire et théologique, Vieira opte pour une description à la fois allégorique et naturaliste. Ce double regard prévaut dans tous les bestiaires et trouve sa source dans les récits bibliques, dans l'ancien et le nouveau testament : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, soyez adroits comme des serpents, et candides comme des colombes » (Matthieu, 10, 16).

Les allégories animalières sont également présentes dans les Sermons de Saint Antoine lui-même. *Les sermons des dimanches et des fêtes* du franciscain portugais ont été traduits par Valentin Strappazon<sup>14</sup>. Saint Antoine usait comme le Père Vieira la symbolique animale pour désigner des groupes sociaux et dénoncer leurs vices : « il y a ceux qui pratiquent l'usure en privé : ce sont les reptiles, c'est-à-dire ceux qui rampent en cachette : ils sont sans nombre. Il y a ceux qui la pratiquent ouvertement, mais en grande quantité, afin de paraître compatissants : ce sont les petits animaux. »<sup>15</sup>. Le style de Vieira semble emprunter les formules des sermons de Saint Antoine lorsqu'il évoque l'animal.

Enfin, il est également pertinent d'évoquer la *Tentation de Saint Antoine* par Jérôme Bosch exposée au musée national des Arts Anciens à Lisbonne. Ce triptyque met en scène un bestiaire fantastique : des créatures hybrides mi-humaines, mi-animaux, des poissons volants, des oiseaux, des mammifères. La dégradation de l'humanité rongée par le péché, soumise à la tentation diabolique. L'animalité de l'homme y est clairement signifiée. Le bestiaire du peintre flamand aurait-il inspiré Vieira ?

L'ensemble de ces œuvres ont donc probablement inspiré le jésuite portugais pour construire une ontologie de l'animal que nous tenterons d'appréhender.

## L'animalité d'un point de vue philosophique

Selon une lecture philosophique, Vieira pose aussi la question de l'animalité dans une vision assez classique propre aux penseurs occidentaux. Quelles

13. Cantel, Raymond. *Op. cit.*, p. 115.

14. Saint Antoine de Padoue. *Sermons des dimanches et jours de fêtes*, Paris : éditions du Cerf, 2005.

15. *Ibid.*, p. 63.

sont ses sources intellectuelles sous entendues et explicites qui lui permettent de construire son ontologie de l'animal ?

A travers un procédé littéraire astucieux, poétique, il circonscrit l'animalité tout au long de son sermon :

« ... les poissons sont des gens qui ne peuvent se convertir... » (p. 27)

« ... les poissons ... écoutaient en silence en donnant des signes d'admiration et d'assentiment, comme s'ils étaient dotés d'entendement, ce qu'ils n'entendaient pas... » (p. 31) ;

« ... c'est aux hommes que Dieu a donné l'usage de la raison, et non aux poissons ; mais en la circonstance, les hommes avaient la raison, sans en faire bon usage, et les poissons avaient les bons usages, sans avoir la raison... » (p. 33) ;

« ... certains philosophes disent que vous n'avez pas de mémoire... » (p. 37) ;

« ... votre bêtise vaut mieux que ma raison, et votre instinct est meilleur que mon entendement. Moi, je parle ; mais vous, vous n'offensez pas Dieu par vos paroles. Moi, je me souviens ; mais vous n'offensez pas Dieu par votre mémoire. Je raisonne ; mais vous n'offensez pas Dieu par votre raisonnement. Je veux ; mais vous n'offensez pas Dieu par votre volonté... » (p. 105).

Pour Vieira, l'homme se distingue de l'animal à travers les attributs suivants :

- la parole ;
- la raison/entendement ;
- la mémoire ;
- la volonté.

Ces caractéristiques désignent l'intelligence humaine. Il démontre néanmoins, que ces attributs, qui devraient rapprocher l'homme de Dieu, peuvent au contraire l'en éloigner. Vieira, n'infériorise pas l'animal. Au fond, l'animal se comporte avec vertu, en donnant l'impression d'être doté des avantages humains. L'animal devient modèle pour l'homme. Privé de raison, l'animal ne construit pas de faux dieux. L'intelligence humaine devient une barrière, un moyen de damnation lorsqu'elle est mal employée. Vieira fait l'éloge de l'instinct de la bête et de sa *bruteza* (qualité propre à l'animal privé de raison), un état dépourvu d'intelligence. Il en vient à douter de la supériorité de l'homme sur la bête, à la manière de l'Ecclésiaste :

« Je me dis en moi-même, en ce qui concerne les enfants des hommes : c'est pour que Dieu les éprouve et leur montre qu'ils sont des bêtes. Car le sort de l'homme et le sort de la bête sont un sort identique : comme meurt l'un, ainsi meurt l'autre, et c'est un même souffle qu'ils ont tous les deux. La supériorité

de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité. Tout s'en va vers un même lieu : tout vient de la poussière, tout s'en retourne vers la poussière. Qui sait si le souffle de l'homme monte vers le haut et si le souffle de la bête descend en bas, vers la terre ? Je vois qu'il n'y a de bonheur pour l'homme qu'à se réjouir de ses œuvres, car c'est là sa part. Qui donc l'emmènera voir ce qui sera après lui ? »<sup>16</sup>

On aurait presque l'impression que Vieira met l'homme sur le pied d'égalité avec l'animal. Mais il poursuit son éloge en précisant la destinée des deux : « Vous ne verrez pas Dieu... ». On alors entre dans une sorte de paradoxe : l'animal disposant d'attributs inférieurs n'offense pas Dieu et mériterait de l'approcher dans une vie éternelle.

Vieira adopte un langage subtil tout en s'appuyant sur des modèles philosophiques et théologiques largement répandus à son époque. Par certaines tournures littéraires, sa vision positive de l'animal n'introduit-elle pas un doute sur la frontière rigide entre l'homme et l'animal ? L'animisme des indiens aurait-il balayé ses certitudes théologiques ?

La pensée de Vieira trouve sa source dans la philosophie grecque qui inspire divers théologiens et philosophes du XVI<sup>e</sup> siècle et du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous pourrions évoquer :

- Charles de Bovelles<sup>17</sup> ;
- Pierre Belon<sup>18</sup> ;
- Montaigne ;
- Ignace de Loyola.

L'ontologie animale de Vieira se trouve au carrefour de ces philosophies du vivant. Charles de Bovelles, Pierre Belon, Ignace de Loyola excluent la raison et l'immortalité de l'âme du monde animal. Montaigne y adhère avec prudence.

16. Ecclésiastes 3, 18-22.

17. Charles de Bovelles publie en 1511 un ouvrage intitulé *De sapiente* où il aborde le propre de l'homme en s'inspirant de la pensée grecque.

18. Pierre Belon adopte une vision positive de l'animal. Comme Vieira, il s'intéresse aux poissons : Il publia de remarquables études sur les animaux marins : *L'histoire naturelle des estranges poissons marins, avec la vraie peinture et description du daulphin, et de plusieurs autres de son espèce*, en 1551, et *La Nature et diversité des poissons, avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*, en 1555. Belon conserve l'échelle des êtres, comme la plupart des auteurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et affirme la supériorité de l'homme « pour lequel tout a été formé par ce grand architecte », dit-il dans les premières lignes du livre *La nature et la diversité des poissons*. Comme les hommes, les animaux ont des haines et des émotions, et ils sont « participants de sagesse, de folie... d'amour ». Joukovsky, Françoise. De l'animal métaphysique à l'animal nu (Bovelle, Belon et Montaigne), in *L'animalité...*, *op. cit.*, p. 94-95.



En effet, tout en relevant des similitudes entre l'homme et l'animal du point de vue des sentiments, Vieira et Belon définissent quatre degrés pour classer les êtres, grille ontologique de Charles de Bovelle : substance, vie, sensation et raison. L'animal correspond au troisième niveau, les *sensibilia*, les deux premiers correspondant au minéral et au végétal. En tant qu'être animé, l'homme participe du troisième niveau, comme des deux précédents. On retrouve cette idée de catégorisation chez Ignace de Loyola le maître spirituel de Vieira : « considérer comment Dieu habite dans les créatures, dans les éléments, leur donnant d'être ; dans les plantes, leur donnant de vivre ; dans les animaux, leur donnant de sentir ; dans les hommes, leur donnant de comprendre »<sup>19</sup>. Cette vision nous transmet une animalité inachevée. Vieira, tout comme Bovelle, soutient conformément à l'idée maîtresse du premier livre de l'*Éthique à Nicomaque*, que la fonction propre de l'homme est l'acte conforme à la raison. L'animalité est présentée comme un manque. Au fond, comme le sous-entend Vieira, « l'animalité n'est pas mauvaise, pas plus que le corps n'est un mal en lui-même, mais elle est une source de mort spirituelle si l'homme s'y arrête, s'y complaît, en oubliant sa vocation, c'est-à-dire la raison réflexive »<sup>20</sup>. L'animalité est un ensemble de carences : l'homme qui en reste au degré de l'animalité manque d'ordre, il vit sur le mode de la dissemblance par suite de la coexistence difficile de son âme et de son corps, l'homme n'est pas uni à Dieu ; l'animalité est absence de mesure, l'homme brûle « d'une flamme déraisonnable » pour les objets terrestres et ne possède pas la « mesure intérieure » qui l'élève au dessus de la matérialité ; enfin, l'homme resté au stade de l'animalité renonce à l'immortalité car il ne se perçoit pas comme l'image de Dieu. L'animalité est privation de Dieu, puisque la bête ne voit pas l'être Divin, elle est une sorte de nuit, un manque de participation au Divin<sup>21</sup>.

Vieira semble en effet proche de la scolastique aristotélicienne mais ne peut-on pas voir chez lui aussi un scepticisme à la manière de Montaigne, qui lui aussi a défendu les « sauvages » ? Au fond, le sermon de saint Antoine de Vieira ressemble étrangement à l'essai sur les cannibales de Montaigne. Ce texte compare le monde européen et le Nouveau Monde, les Portugais et les Indiens.<sup>22</sup>

19. Loyola, Ignace. *Op. cit.*, p. 119.

20. Joukovsky, Françoise. *Op. cit.*, p. 89.

21. *Ibid.*, p. 90.

22. La première étape de l'essai de Montaigne met en scène les Indiens dans leurs rites et leurs habitudes, le sort qu'ils réservent à leurs ennemis pendant la guerre : ils rapportent des trophées, traitent bien le prisonnier de son vivant puis ils le tuent pour le partager et le manger entre amis. C'est une pratique sociale justifiée par une extrême vengeance. Dans la deuxième étape,



L'homme, le sauvage ou l'animal sont barbares, n'est-ce pas seulement une question de degré semblent nous dire Montaigne et Vieira ?

Comme Vieira, Montaigne compare aussi l'homme à l'animal et décide d'abolir l'échelle ontologique de Bovelle. La raison n'est pas le propre de l'homme puisque tout savoir procède de l'instinct animal : nous devons reconnaître que « le comportement animal impliquant souvent un plan logique, le raisonnement humain, lui aussi, est un sens naturel »<sup>23</sup>.

La « ratiocination » découle de l'instinct, et même la faculté de d'abstraction ! Cela rejoint bien le constat de Vieira : les poissons agissent « comme s'ils étaient dotés d'entendement » ! Les hommes ont la raison, sans en faire bon usage, et les poissons ont les bons usages, sans avoir la raison... ». On sent chez Vieira comme chez Montaigne une sorte de nostalgie de l'animalité. L'animal serait un symbole de l'innocence perdue.

### L'animalité d'un point de vue théologique

Théologiquement, Le Père Antonio Vieira aborde à notre avis trois thématiques traitées dans la patristique chrétienne :

- l'évangélisation de la Création ;
- l'Alliance Dieu/Homme/Animal ;
- la question de l'immortalité de l'âme de l'homme et de l'animal.

#### *L'évangélisation de la Création*

Le poisson occupe une place sémiotique centrale, il est évident que le jésuite s'adresse aux poissons. La parole est la thématique principale du Sermon. Deux paroles sont en jeu : La Parole de Dieu et celle de l'Homme, des Saints, des Pères de l'*Église*. Nous pourrions aussi évoquer la Parole de l'Ancien Testament et la Parole du Nouveau Testament. La Parole est le commencement de toute chose : elle crée l'ordre, la hiérarchie et elle était partagée par tous. Dans la Genèse, Dieu crée par la Parole : « Dieu dit : que la Lumière soit et la Lumière fut »<sup>24</sup>. Par ailleurs, Saint Jean dit : « Au commencement

---

Montaigne adopte le point de vue des Indiens face aux Portugais et leurs adversaires. Les Indiens voient les Portugais comme « ces gens de l'autre monde », ils décrivent les exactions portugaises à l'infinitif (enterrer, tirer, pendre) et pensent que « cette sorte de vengeance devait être plus aigre que la leur ». Ce que font les européens est plus raffiné en matière de cruauté. Les Indiens ont établi un jugement de valeur dans les tortures. Les Portugais sont décrits comme « les beaucoup plus grands maîtres, en malice, beaucoup de vices... » Ce qui pose la question : Qui est le barbare ? Vieira se pose la même question : qui est le plus barbare : le poisson ou l'homme ?

23. *Ibid.*, p. 96.

24. Genèse I, 3.

était le Verbe, la Parole de Dieu, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu... »<sup>25</sup>

Comme le dit Georges Gusdorf, « la première parole doit avoir été Parole de Dieu, créatrice de l'ordre humain. Parole de grâce, appel d'être, appel à l'être, le premier mot est donc essence qui inclut l'existence, qui provoque l'existence. »<sup>26</sup>.

Nous ajoutons que la parole Divine est non seulement créatrice de « l'ordre humain » mais aussi de l'ordre animal. Aux origines du monde selon le judaïsme, la parole est partagée par l'Homme et l'Animal. Les animaux édéniques possèdent en effet la parole. Dans l'épisode de la chute, la femme n'est nullement surprise lorsque le serpent s'adresse à elle. Hommes et bêtes se parlent et se comprennent : c'est le mythe de l'unité linguistique. Georges Gusdorf nous dit : « la langue unitaire de la Création fait place à la diversité des langues du péché, qui rend les hommes étrangers les uns aux autres. »<sup>27</sup>. Nous pouvons ajouter que le péché originel rend aussi les hommes étrangers aux animaux. Avec la chute d'Adam et Eve, l'Homme ne comprend plus l'Animal et vice versa et ce dernier devient un étranger pour l'Homme. La relation symbiotique Homme/Animal est brisée. Les écrits messianiques de l'Ancien Testament espèrent le rétablissement de l'ordre originel qui permettrait le dialogue pacifique entre humains et non humains :

« Le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau. Le veau, le lionceau et la bête grasse iront ensemble, conduits par un petit garçon. La vache et l'ours paîtront, ensemble se coucheront leurs petits. Le lion comme le bœuf mangera de la paille. Le nourrisson jouera sur le repère de l'aspic, sur le trou de la vipère le jeune enfant mettra la main. On ne fera plus de mal ni de violence sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance de Yahvé, comme les eaux couvrent le fond de la mer. »<sup>28</sup>.

Considéré par l'*Église* Catholique comme un proto-évangile annonçant l'avènement du Christ Sauveur et Messie de l'ensemble de la Création, ce texte qui montre le rétablissement du dialogue entre bêtes et humains, nous permet d'appréhender le contexte théologique du Sermon de Vieira. En effet, Vieira nous montre à l'instar des premiers apôtres et des Pères de l'*Église* que la Parole divine est universelle, c'est-à-dire comprise par tous les êtres vivants de la terre, du ciel et de la mer : « Pour en venir, mes frères, à vos vertus, les

25. Jean I, 1-3.

26. Gusdorf, Georges. *La parole*, Paris : PUF, p. 14.

27. *Ibid.*, p. 20.

28. Isaïe, 11, 6-9.

seules qui soient véritablement dignes de louange, la première qui s'offre à nos yeux aujourd'hui est cette obéissance avec laquelle vous avez répondu à l'appel du saint, pour la gloire de votre Créateur et Maître, et l'ordre, la tranquillité et l'attention avec lesquels vous avez écouté la parole de Dieu, de la bouche de son serviteur Antoine. »<sup>29</sup>.

Antonio Vieira, face à la fermeture spirituelle de certains, adopte l'attitude franciscaine faisant appel à l'alliance du monde animal pour combattre l'incrédulité de certains hommes hermétiques à la parole divine. Comme dans le sermon de Saint François aux oiseaux et dans le sermon de Saint Antoine aux poissons, les bêtes répondent à travers leur langage, leur zoo-sémiotique, à la voix, à la parole des Saints, messagers de Dieu. Les oiseaux de Saint François « commencèrent à ouvrir leurs becs, à tendre leurs cous, à déployer leurs ailes et à incliner respectueusement leurs têtes jusqu'à terre, et à montrer par leurs mouvements et leurs chants que les paroles du père saint leur causaient un très grand plaisir. »<sup>30</sup>. Les poissons de Saint Antoine, répondaient avec un même élan : « à ces paroles et enseignements, et autres semblables, de saint Antoine, les poissons commencèrent à ouvrir la bouche et à incliner la tête, et par ces signes de respect et d'autres encore, ils louaient Dieu comme il leur était possible. »<sup>31</sup>.

Nous voyons à travers ces deux extraits assez équivalents que les Saints interprètent des signes zoo-sémiotiques qui ont un sens spirituel pour eux. Le langage universel semble rétabli puisque certains signes comme l'inclinaison de la tête (les oiseaux et les poissons le font) est compris par tous les êtres vivants. Nous sommes face à une sémiotique spirituelle universelle comprise de toute la Création. L'abaissement de la tête, est un signe d'humilité et de soumission au logos divin. L'abaissement est aussi un signe de conversion. En effet, Saint François ouvert au dialogue avec toutes les créatures et donc au dialogue interspécifique, n'hésitait pas à convertir un loup féroce appelé selon la légende le loup de Gubbio. Le loup fit comme les poissons et les oiseaux le même signe de foi : « ces paroles dites, le loup, par les mouvements de son corps, de sa queue et de ses oreilles, et en inclinant la tête témoignait qu'il acceptait ce que saint François disait et qu'il voulait l'observer... »<sup>32</sup>. Très étonnant encore, Saint Antoine obtenait lui aussi un signe de conversion d'une mule : « e todos viram a mula, quando passou em frente da Hóstia Sagrada, prostrar-se em adoração »<sup>33</sup>. En se mettant à genoux, la mule abais-

29. Vieira, Antonio. *Op. cit.*, p. 31.

30. Saint François. *Fioretti*, Paris : éditions franciscaines, p. 82.

31. *Ibid.*, p. 144.

32. *Ibid.*, p. 96.

33. *Santo Antonio de Lisboa*, Tipografia de Fátima, p. 51.

sait la tête. Cette langue des signes, unitaire, comprise par toutes les créatures montrent qu'il est théologiquement possible de convertir la Création. À la suite de Saint François, de Saint Antoine, Vieira applique les paroles d'Isaïe et l'évangile de Saint Marc et les épîtres de Saint Paul. En effet, il est dit dans Saint Marc : « Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création...ils parleront en langage nouveau, ils prendront des serpents dans leurs mains... »<sup>34</sup>.

Face à la parole divine, le serpent comme le loup de Gubbio ou les poissons carnassiers de Saint Antoine ou de Vieira perdent leur dangerosité. Saint Paul explique quant à lui que l'ensemble de la Création est concernée par la conversion de l'Homme : « en effet la création aspire de toutes ses forces à voir cette révélation des fils de Dieu. Car la Création tout entière a été livrée au pouvoir du néant, non pas parce ce qu'elle l'a voulu, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir. Pourtant, elle a gardé l'espérance d'être, elle aussi, libérée de l'esclavage, de la dégradation inévitable, pour connaître la liberté, la gloire des enfants de Dieu. »<sup>35</sup>. Le péché originel de l'Homme a entraîné aussi les animaux dans la chute. Vieira dénonce l'esclavage des animaux. En côtoyant l'homme à travers notamment le processus de domestication, l'animal perd sa liberté :

« Si les animaux de la terre et de l'air veulent être leurs familiers, libre à eux, mais ils le seront à leurs dépens : que le rossignol chante pour les hommes, mais dans sa cage ; que le perroquet leur raconte des histoires, mais dans sa prison ; que le faucon aille avec eux à la chasse, mais la longe à la patte ; que le babouin les amuse par ses bouffonneries, mais attaché à son pieu ; que le chien se contente de ronger l'os qu'ils lui jettent, s'il accepte d'être mené en laisse là où il ne lui plaît point d'aller ; que le bœuf soit fier de s'entendre appeler noble et bel animal, mais le joug sur la nuque, traînant le char et la charrue ; que le cheval se glorifie de ronger son frein doré, mais sous le fouet et l'éperon ; et si les tigres et les lions veulent manger la ration de viande qu'ils n'ont pas chassée dans la forêt, qu'ils soient capturés et emprisonnés derrière des barreaux de fer ! »<sup>36</sup>

Vieira rappelle qu'au temps de Noé la quasi-totalité des animaux terrestres et célestes furent frappés par le « châtement universel » en raison de la proximité avec l'homme :

« Or bien, si tous les animaux de la terre et tous les oiseaux moururent dans ce châtement universel...Pourquoi les poissons ne périrent-ils pas ? Savez-vous

34. Marc, 16, 15-18.

35. Romains, 18, 18-25.

36. Vieira, Antonio. *Op. cit.*, p. 37.

pourquoi ? Saint Ambroise nous le dit : c'est parce que les autres animaux, plus familiers ou plus proches des hommes, avaient plus de rapports avec eux ; tandis que les poissons vivaient éloignés et retirés. »

L'alliance avec les bêtes est donc nécessaire pour atteindre le salut. Les bêtes seront libérées lorsque l'Homme atteindra son propre salut, autrement dit lorsqu'il sera délivré du péché. La pensée de Vieira s'inscrit bien dans celle de Saint Paul : l'ensemble de la création souffre de la faute de l'Homme et l'ensemble du non-humain attend la rédemption humaine.

### *Alliance Dieu/Homme/Animal*

Le sermon aux poissons est à la fois symbolique et se situe d'une certaine manière dans une spiritualité interspécifique. Notons que Vieira évoque indirectement la Triple-Alliance Dieu, Homme et Animaux survenue après le déluge : « oui, j'établis mon alliance avec vous : aucun être vivant ne sera plus détruit par les eaux du déluge... Voici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous, et avec tous les êtres vivants qui sont autour de vous... »<sup>37</sup>.

L'Homme par son évolution a rompu cette première Alliance. L'association de l'homme et des bêtes voulue par Dieu, après le châtement diluvien, devaient permettre la libération des humains et des non-humains. Or, l'homme procédera à la destruction et à l'emprisonnement de l'ensemble de la création. Une deuxième Alliance s'imposait et le Christ est devenu le médiateur capable de la rétablir. Le rétablissement du « dialogue » avec la Nature, avec l'ensemble des créatures non-humaines a du sens à la lumière de l'évangélisation chrétienne : « annoncez la bonne nouvelle à l'ensemble de la création ». La bonne nouvelle étant la nouvelle Alliance.

La question est de savoir si le sermon de Vieira s'inscrit dans une évangélisation de la nature, des non-humains ? Vieira croit-il que la nouvelle Alliance du Christ soit semblable à celle de l'Ancien Testament ? En évitant de traiter directement de l'Alliance post diluvienne, Vieira en fait fuit une vision animiste de la Nature qui reconnaît à l'animal une âme éternelle. En effet, le commandement divin place hommes et bêtes au même niveau : « Seulement, vous ne mangerez pas la chair avec son âme, c'est-à-dire le sang. Mais je demanderai compte du sang à chacun de vous. J'en demanderai compte à tous les animaux et à l'homme... »<sup>38</sup>. Toutes les créatures sont face à une responsabilité éthique : on doit préserver l'âme de tout vivant. Il existe donc

37. Genèse, 9, 11-17.

38. Genèse, 9, 2-7.

un principe d'animation commun aux hommes et aux animaux : « l'âme sang »<sup>39</sup>. L'âme des bêtes et des hommes est a priori identique, aucune distinction n'est faite. La possession d'une âme implique donc comme l'affirme Jean-Pierre Albert une vision animiste de la dualité Homme/Animal : « on voit donc se confirmer une première lecture possible du sens à donner à la participation des animaux à l'Alliance : considérés comme dotés d'une intériorité de type humain, ils peuvent eux aussi se comporter ou non de façon méritoire. »<sup>40</sup>. Cette conception animiste des non humains a conduit au concept de responsabilité juridique de l'animal dans l'occident chrétien médiéval : les procès d'animaux étaient courants. La première Alliance distingue les animaux purs ou impurs. Seuls les premiers peuvent être sacrifiés. Vieira distingue aussi les animaux aux comportements vertueux et condamne sévèrement les animaux qui s'écartent d'une certaine éthique naturelle. Vieira croît à l'obéissance de l'animal aux lois divines mais pour lui il y a une frontière infranchissable entre bêtes et animaux : « vous ne verrez pas Dieu... moi, j'espère que je Le verrai... »<sup>41</sup>. Cette affirmation, située dans la pure tradition aristotélicienne, implique une vision naturaliste excluant l'animal de l'éternité et donc la non-attribution d'une âme équivalente à celle de l'homme à l'animal. L'âme animale est périssable et n'est pas de même nature. Hommes et animaux sont intérieurement différents dans la vision de Vieira. La pensée du jésuite portugais adhère à la théologie en vigueur au XVII<sup>e</sup> siècle.

### *La question de l'immortalité de l'âme de l'homme et de l'animal*

Selon Vieira, l'Alliance avec les animaux doit servir surtout l'Homme. Nous pourrions dire qu'il y a deux évangélisations : celle destinée à l'Homme et celle destinée à l'Animal. L'évangélisation des non humains s'impose surtout pour rappeler aux animaux leurs devoirs vis-à-vis de Dieu et de l'Homme. Vieira pense comme la majorité des théologiens de son époque que l'Animal n'est pas concerné par l'éternité car « seuls les hommes peuvent s'accrocher à Dieu, et non pas vous petits poissons... »<sup>42</sup>. Plus loin, il réaffirme : « et s'il est vrai que les hommes encourent la mort éternelle, dont les poissons ne sont pas capables, il n'en est pas moins certain que ceux-ci hâtent leur mort temporelle... »<sup>43</sup>. Le message de l'évangélisation des bêtes est d'un ordre différent

39. Albert, Jean-Pierre. « Les animaux, les hommes et l'Alliance. Une lecture anthropologique de quelques textes bibliques », in *Revue L'Homme*, 2009/1 (n° 189), p. 93.

40. *Ibid.*, p. 95.

41. Vieira, Antonio. *Ibid.*, p. 105.

42. Vieira. *Op. cit.*, p. 87.

43. *Ibid.*, p. 103.

puisque'il n'annonce pas l'immortalité des âmes et la résurrection des corps. Eric Baratay confirme cela dans son étude des rapports entre l'*Église* et le monde animal au XVII<sup>e</sup> siècle : « en se fondant sur la nature de l'âme sensitive, jugée inséparable de la matière, les clercs soutiennent qu'elle est périssable : elle sert même à démontrer l'immortalité de l'âme de l'homme et devient sa condition nécessaire, donc obligatoire : entre l'âme matérielle et mortelle de l'animal et l'esprit spirituel et immortel de l'ange, écrit Charron, il existe obligatoirement une âme vivant avec la matière, mais spirituelle et immortelle... »<sup>44</sup>. Quel est le message de l'évangélisation des bêtes : rappeler que les animaux doivent louer Dieu comme le rapporte le psaume 148. L'homme est censé rappeler cette loi divine. Comme l'indique Baratay, l'homme est le « représentant naturel des créatures. Mais il n'est pas question qu'il se mette à leur tête pour aller ensemble vers Dieu. Elles ne peuvent dialoguer avec Lui que par l'Homme et en l'Homme. » Le sermon de Vieira s'inscrit bien dans cette logique : il rappelle le devoir de louange des poissons. Il rappelle leur mission à la fin du Sermon : « Louez le Seigneur, poissons, grands et petits ! Et répartis en ces deux chœurs innombrables, louez-Le tous d'une même ferveur ! Louez Dieu, qui vous a créés en si grand nombre ! Louez Dieu, qui vous a distribués en tant d'espèces diverses ! Louez Dieu, qui vous a revêtus de parures si variées et si belles ! Louez Dieu, qui vous a munis de tous les instruments nécessaires à la vie ! Louez Dieu qui est venu en ce monde, a vécu parmi vous et a appelé à Lui ceux qui vivaient avec vous et de vous. Louez Dieu qui vous nourrit ! Louez Dieu qui vous conserve ! Louez Dieu, enfin, en servant et en alimentant les hommes, car c'est là la fin pour laquelle Il vous a créés ! et de même qu'au commencement Il vous a donné Sa bénédiction, je vous donne maintenant la mienne. Amen ! Comme vous n'êtes capables ni de gloire, ni de grâce, je ne finirai pas votre sermon par des paroles de grâce et de gloire ! »<sup>45</sup>. La fin du Sermon confirme la mission anthropocentrique du règne animal, la frontière entre l'Homme et l'animal : destinée céleste pour l'Homme et destinée terrestre pour l'Animal. Le sermon rappelle aussi une certaine mission du prédicateur : un intermédiaire entre le monde terrestre et le monde céleste dont le sommet est Dieu. Le sermon confirme une caractéristique humaine : seul l'homme bénéficie de grâce, d'une faveur divine. Seul l'homme est apte à recevoir le pardon, l'affection, l'amour et la bienveillance divine. En exhortant à la contemplation de la Nature, Vieira ne fait qu'appliquer et exécuter les exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola : « considérer comment Dieu habite dans les créatures, dans les éléments, leur

44. Baratay, Éric. *Op. cit.*, p. 31.

45. Vieira. *Op. cit.*, p. 107.



donnant d'être ; dans les plantes, leur donnant de vivre ; dans les animaux, leur donnant de sentir ; dans les hommes, leur donnant de comprendre. Et ainsi en moi-même, me donnant d'être, de vivre, de sentir et me faisant comprendre ; et de même faisant de moi son Temple, puisque j'ai été créé à la ressemblance et à l'image de sa Divine Majesté. »<sup>46</sup> Cette position théologique est semblable à celle de la mystique Thérèse d'Avila : « un jour, je vis comment le Seigneur se trouve dans toutes créatures. Il me vint la comparaison d'une éponge qui est complètement imprégnée d'eau. »<sup>47</sup>.

Le sermon de Vieira est bien plus qu'un simple dialogue avec les créatures, il est un échange avec Dieu. En parlant avec les poissons, il s'adresse directement à Dieu. Comme l'affirme Saint Ignace de Loyola, « Dieu agit et travaille pour moi dans toutes les choses créées sur la face de la terre... »<sup>48</sup>. Dans la continuité, nous pourrions en déduire qu'au fond c'est Dieu qui nous adresse son sermon à travers les habitants silencieux de la mer. Mia Couto, écrivain mozambicain, en arriva à la même conclusion : « Eh, bien, Jossilaldo avait découvert que c'était l'inverse : un certain poisson avait prêché aux hommes et leur avait divulgué la morale sans les leçons. Les hommes attribuaient aux poissons les cupidités indécentes relevant de la compétence exclusive des humains. Ils adjectivaient la poissonaille : les commanditaires du crime sont appelés des "requins" ; les puissants de l'indécence sont le "gros poisson" ; les pauvres exécutants sont le "menu fretin" et finalement, c'est dans les eaux qu'il n'y a pas de crime, c'est là qu'existe la fameuse répandue transparence. Eh bien, celui qui prêchait le sermon, c'était le saint Antoine aquatique, le poisson du lac. C'était lui le sermonneur. »<sup>49</sup>. En feignant de sermonner les poissons, le père Vieira ne faisait en réalité qu'écouter la parole silencieuse des habitants de l'océan, expression épurée du logos divin. En s'adressant à la Nature, aux créatures non humaines, Vieira nous enseigne précisément que l'animal nous évangélise, nous humanise. Les poissons ne possèdent-ils pas l'humanité au fond des yeux ?

## Conclusion

Hugues Didier<sup>50</sup> affirme dans la préface du Sermon de Vieira, que le jésuite portugais intègre une représentation « animiste » de l'animal. À la lumière

46. Loyola, saint Ignace. *Exercices spirituels*, Paris : A l'Orante, p. 119.

47. Pelt, Jean -Marie. *Nature et spiritualité*, Paris : Fayard, 2008, p. 197.

48. Loyola. *Op. cit.*, p. 119.

49. Couto, Mia. *Le fil des missanges*, Paris : éditions Chandeigne, 2010, p. 113.

50. « Le concept baroque et presque animiste de la Nature enseignant les hommes gouverne ces propos écologiques avant l'heure », *ibid.*, quatrième de couverture.

de l'anthropologie moderne, peut-on réellement le soutenir ? Le Père Antonio Vieira semble plus tôt développer une ontologie « naturaliste » de la relation homme/animal. Voici la réflexion de Philippe Descola, spécialiste des indiens d'Amazonie, concernant le naturalisme occidental : le naturalisme c'est « simplement la croyance que la nature existe, autrement dit que certaines entités doivent leur existence et leur développement à un principe étranger aux effets de la volonté humaine. Typique des cosmologies occidentales depuis Platon et Aristote, le naturalisme produit un domaine ontologique spécifique, un lieu d'ordre ou de nécessité où rien n'advient sans une cause, que cette cause soit référée à l'instance transcendante ou qu'elle soit immanente à la texture du monde. Dans la mesure où le naturalisme est le principe directeur de notre propre cosmologie et qu'il imbibe notre sens commun et notre principe scientifique, il est devenu pour nous un présupposé en quelque sorte « naturel » qui structure notre épistémologie et en particulier notre perception des autres modes d'identification ». Comme tous les Pères de l'Église, Vieira puise dans les sources platoniciennes et aristotéliennes pour construire sa théologie et sa philosophie de l'animal. Le jésuite semble fidèle à la théologie chrétienne de son époque. Il dit clairement que l'animal a une âme corporelle et que l'homme a une âme spirituelle<sup>51</sup>. Selon l'anthropologue Philippe Descola, le naturalisme reconnaît des différences entre les intériorités des humains et celles des animaux mais en revanche ce modèle stipule qu'il existe des ressemblances de physicalités. L'ontologie animiste se situe à l'extrême opposé : les intériorités humaines et animales sont similaires mais les physicalités sont différentes. Cerner les frontières de l'animalité est en fait un exercice périlleux, voire dangereux car au temps du père Jésuite on risquait d'être interpellé par l'Inquisition. Vieira doit se plier à l'orthodoxie de la théologie chrétienne. En comparant l'homme et l'animal, Vieira est pris par le doute. Face aux vices humains, il a le sentiment que les animaux sont raisonnables, qu'ils possèdent un entendement. Lorsqu'il s'adresse aux animaux, tout comme Saint François et Saint Antoine, Vieira fait l'expérience de l'intersubjectivité. En effet, tout en reconnaissant l'âme corporelle des bêtes, le jésuite portugais voit dans l'animal un autre sujet. Il se démarque de la philosophie cartésienne. Comme le dit joliment la philosophe Vinciane Despret l'animal est un prêteur de significations. Parfois, les animaux se comportent « comme si » nous dit Vieira. Les animaux ont les vertus que les humains n'ont pas, nous dit-il ! Nous sommes dans une sorte de « pari fabulatoire » terminologie utilisée par Vinciane Despret lorsqu'elle évoque l'expérience de Temple Grandin, ce professeur américain, autiste et spécialiste

51. Vieira, Antonio. *Sermões de Roma e outros textos*, Mel editores, 2009, p. 401.

de l'animal, qui affirme que les animaux se comportent comme les autistes, ayant « le génie du détail et le talent de la perception ». Ce pari pragmatique nous pousse à une relation autre, certainement proche de l'ontologie animiste. Peut-être sommes nous dans une sorte de pari pascalien où l'on fait l'hypothèse haute de la subjectivité animale ? Oui, peut-être que Vieira a été influencé par la pensée des indiens d'Amazonie qui dialoguent en rêve avec les animaux qu'ils chassent. Les humains et les animaux s'influencent dans des sociétés hybrides car les structures sociales humaines et animales ne sont pas côte à côte mais interactives. Vivre avec les animaux domestiques et sauvages nous transforme, c'est ce que nous raconte aussi le conte de João Guimarães Rosa, *Mon oncle le Jaguar*. En vivant avec les félins d'Amazonie, le chasseur se métamorphose pour devenir félin dans son intériorité ! Les *umwelt* humains et animaux s'entrelacent et entretiennent une étrange relation. Oui, Descola a raison, il faut aller par de là Nature et Culture. Vieira a certainement compris au contact des peuples premiers que la notion de culture est totalement relative.